

## Entre le vide et la barbarie pour Benoît et les deux Pierre

Jean Désy

**J**E ME TROUVAIS AU KRIEGHOFF, un café à Québec où je m'arrête souvent pour reprendre des forces tout en avalant un bagel jambon-fromage, là où je donne la plupart de mes rendez-vous, là où je revois même mes enfants, de temps en temps, histoire de nous redire que nous nous aimons comme des fous.

Cet après-midi-là, j'étais seul, je n'attendais personne, j'avais une ou deux écritures à retravailler. Tout à coup, j'ai vu Benoît qui entrerait. Je l'ai reconnu parce que mon frère me l'avait présenté quelques mois plus tôt. Mais je le connaissais d'abord par ses textes, par ses comptes rendus de mission. Il revenait tout juste d'un assez long séjour en Afrique pour le compte de Médecins Sans Frontières. À mon invitation, Benoît s'est assis à ma table, le temps d'une bière. Nous avons à peine commencé à échanger : « Salut, content de te voir ! », que Pierre, mon ami peintre, est passé devant nous. Je le croisais de temps en temps à ce restaurant, toujours par hasard, mais quand cela arrivait, c'était très souvent pour une discussion corsée qui m'enthousiasmait et finissait par me lancer dans des réflexions qui pouvaient durer des semaines. J'ai présenté Pierre à Benoît. Une bière ? Trois bières pour entrer en parlure.

Pierre a d'abord demandé de quel pays revenait Benoît. « De la barbarie », s'est-il fait répondre. Benoît savait mêler ironie et sérieux. D'emblée, nous nous sommes retrouvés dans le torride d'un pays en guerre, en Afrique, dans un hôpital de campagne. Comment répare-t-on une épaule fracassée par une balle ? Comment procède-t-on à une césarienne quand il y a un placenta prævia ? Comment recoud-on un cul-de-sac de Douglas défoncé par un coup de poignard ? Comment apprend-on à une personne amputée des deux jambes après avoir sauté sur une mine qu'il faudra aussi lui enlever le bras droit ?

Pendant plusieurs semaines, Benoît était resté prisonnier de l'hôpital, dormant dans une chambrette sans lavabo ni toilettes, toute sortie étant impossible à cause de la trop grande violence environnante. Pierre, que je savais éminemment sensible, l'écoutait avec plus que de l'intérêt. Une nuit, Benoît procéda à sept césariennes

d'urgence. La même nuit ! Les innombrables parturientes de ce pays souffraient plus souvent qu'ailleurs d'un problème de dystocie. Je me rendais compte que mon ami peintre tentait de capter tout en la décortiquant le mieux possible l'information qui nous était livrée à grands flots. « Placenta prævia... Cul-de-sac de Douglas... Dystocie... ». Benoît raconta comment un chirurgien local, saoul, qui l'avait remplacé pour qu'il puisse dormir un brin, après trois jours de labeur ininterrompu, avait tellement tripatoillé l'utérus d'une patiente que son bébé en était mort, la jeune femme ne parvenant à s'en sortir qu'*in extremis*, après une hystérectomie d'urgence, elle qui avait pris la peine de coucher dans la cour de l'hôpital pendant les trois derniers mois de sa grossesse pour être bien sûre que, cette fois, son enfant ne mourrait pas. Pierre déglutit bruyamment. Sa bière était terminée. Je fis la commande de trois autres verres. Puis ce fut l'histoire de Thierry, sept ans, aux deux hanches détruites par une polyarthrite infectieuse fulminante, qui était hospitalisé depuis des mois, qui souffrait le martyr malgré la mise en traction permanente de ses membres inférieurs. Une nuit, l'essoufflement... Thierry hurla de douleur, « ayayayayaya » pendant qu'on le transbahutait dans la seule salle de l'hôpital où un peu d'oxygène était disponible. Le garçonnet mit six heures avant d'arrêter de respirer, assassiné par une embolie pulmonaire massive. Benoît semblait posséder un bagage inouï d'histoires plus tragiques les unes que les autres. Soudain, Pierre s'exclama : « C'est comme si tu revenais de l'enfer ! » « De la barbarie ! » répéta Benoît, ce qui mit le peintre en verve : « En t'écoutant, je me suis dit que c'était probablement par amour que ton âme avait un tel besoin de risquer sa vie. Comme si l'âme manifestait de cette façon son pouvoir sacré sur la mort, pouvoir qu'elle ne peut exercer qu'en s'offrant à la mort avec un magnifique saut dans le vide sans filet. »

Benoît regarda Pierre droit dans les yeux. Était-ce la première fois depuis son retour d'Afrique qu'il entendait pareils propos ? Pierre poursuivit : « C'est comme pour le Christ. Il est allé jusqu'au bout de sa quête. Ses semblables l'ont crucifié. Il a risqué gros. Il en a perdu la vie. Mais de cette façon, il sauvait son âme. C'est par son saut dans le vide que le Christ a touché au divin. Il est

---

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.

en quelque sorte devenu la part divine de sa mort choisie et assumée. Même chose pour nous : nous n'avons qu'à suivre son exemple, chacun à notre manière, avec nos possibilités comme nos talents, mais aussi avec nos peurs et nos souffrances. Il me semble que toi, Benoît... » « Je risque gros ? a répliqué le chirurgien. Je sens que c'est ce que tu vas me dire. Peut-être... Mais je suis dans le Sens, je le sais maintenant. Je suis dans le Sens comme jamais auparavant. J'ai pourtant travaillé fort dans mon pays. Mais le Sens, je l'ai d'abord trouvé en Afrique, malgré toutes les barbaries. Ça peut paraître paradoxal, j'avoue... »

« Courtiser la mort tout en l'aimant, en la rejetant tout en l'appréciant, même si c'est finalement la vie qui importe, voilà le sens de notre quête à tous », a continué Pierre que j'ai imaginé en train de peindre une espèce d'immense tableau créé autant en paroles qu'avec ses doigts. Dans son atelier, j'avais déjà admiré certaines fresques pleines de lumière, de corps en prière et de regards doux.

« Pas de vie sans mort associée ! a tonné Pierre. Pas de lumière sans ténèbres ! Les ténèbres sont obligatoires à l'existence de la lumière. Le peintre était assis sur le bout de sa chaise et faisait danser avec élégance ses mains aux longs doigts. Comme tu le dis, mon cher Benoît, et comme je l'entends, la mort n'est pas que derrière la grande épreuve physique. Elle est aussi derrière le petit risque quotidien. Vivre chaque instant sa simple vie représente un risque, dans tous les pays, riches ou pauvres, paisibles ou affolés. Quand donc peut-on savoir qu'une leucémie va nous tuer à vingt-deux ans ou qu'un sida va nous faucher à trente-trois ou encore qu'un sale cancer va nous écrabouiller à quarante-quatre ? Pourquoi donc le malheur nous tombe-t-il dessus quand on est un simple promeneur dans une rue de Beyrouth ou de la bande de Gaza ? Pourquoi surviennent des accidents tueurs sur la route entre Saint-Tite-des-Caps et La Malbaie ? »

« C'est fou, a dit Benoît, je pense moi aussi que c'est l'amour qui nous sert de lumière pour agir. J'ai la conviction que seul l'amour, l'amour humain comme l'amour cosmique, celui d'un Dieu que je n'arrive plus à nommer, surtout ces années-ci, peut nous sauver. Amour. Mais quelle impossibilité quasiment absolue de toucher au véritable amour, à l'amour désintéressé ! C'est peut-être pour ça que je cours le monde en me servant de mon métier de chirurgien. Pour avoir l'impression que je sers par amour et non pour le fric ou pour la gloriole.

« Vois-tu, en Afrique, j'ai côtoyé le Mal. Je suis content d'être revenu chez moi, mais j'ai envie de repartir. De fait, je repartirais demain matin. Bizarre, non ? Pourquoi ? Parce qu'il me semble que je perds le sens de ma vie ici, même si c'est paisible. C'est un cadeau du ciel de pouvoir vivre dans un pays en paix. Mais dès que je remets les pieds chez moi, je ressens le vide. Un grand vide... Un de mes amis, chirur-

gien plasticien, me disait qu'il venait de perdre plusieurs semaines avec ses avocats, poursuivi par une de ses patientes qui trouvait, après une mammoplastie, une trop grande différence de grosseur entre ses deux seins. Beaucoup d'argent en jeu. La patiente est mannequin... ».

J'avais à la fois envie de rire et de pleurer. Sottise du vide dans lequel nous devons évoluer, dans une société de centre commercial et de consommation effrénée, tant pour les autos usagées que pour les seins modifiés.

« Il faut considérer l'existence du Mal, a continué Pierre. Le Mal ne se trouve pas seulement accolé aux États en guerre ou en chaos. Il y a autant de Mal dans les sociétés du vide... Le Mal existe en lui-même. Il fait contrepoids au Bien. Pas besoin d'écouter la télé pour en prendre conscience. Tous le présentent et tous le vivent, à un moment ou à un autre. Le Mal, à mon sens, n'est essentiellement qu'humain. Le divin du monde, et Dieu qui dépend de notre foi, ne sont associés qu'à la présence de l'être humain qui possède la fondamentale liberté de choisir entre le Mal et le Bien. La Nature et même Dieu, *a fortiori*, ne peuvent qu'observer, et docilement, pourrait-on dire. La liberté fait partie du plus génial en même temps que du plus horrible destin de l'humanité. L'être humain est doué d'intelligence, d'une raison à la fois salvatrice qui lui permet de ne pas succomber aux intempéries et aux attaques des bêtes, bien que cette même intelligence raisonnable soit capable de créer le Mal, pire que tous les autres cataclysmes naturels. Âme et Cosmos et Nature, et à plus forte raison Dieu, ne font qu'Un pour créer la Vie. Notre tâche, à nous, les humains, n'est peut-être essentiellement que de montrer la beauté du monde et de cette Vie. De la montrer en la magnifiant. C'est peut-être là que se trouve notre plus grand Bien, le seul qui puisse contrer le Mal ambiant. L'être humain est un être particulier dans le Cosmos... »

Benoît avait semblé perdre le fil de la conversation. Son regard errait. À quoi pensait-il ? À qui ? Il s'est levé et m'a serré la main pour prendre congé, puis il s'est présenté devant Pierre pour le serrer dans ses bras, comme si le peintre avait été un très vieil ami. Accolade à la fois virile et intense. De toute évidence, il y avait eu connexion entre les deux hommes. De leur échange, j'allais conserver un écho intense.

Mon ami peintre est retourné à ses tableaux, à son œuvre et à ses prières. Le jeune chirurgien est reparti en mission, en Asie cette fois, dans un pays écartelé entre le Pakistan et l'Iran, missionnaire postmoderne en voyage au bout du monde pour les mêmes raisons qui poussèrent tant d'aventuriers, dans le passé, à explorer leur univers afin de combattre le vide d'un monde devenu souvent trop confortable. Profond paradoxe.

Je restai longtemps à ma table après le départ de mes amis. Une beauté aux yeux pers vint me demander si j'allais prendre un dessert. Pourquoi pas ? ☞